

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'instinct ou l'intelligence

Louis Jacob, *La vie qui penche*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 1993, 170 p.

Claude Janelle

Number 72, Winter 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38272ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Janelle, C. (1993). Review of [L'instinct ou l'intelligence / Louis Jacob, *La vie qui penche*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 1993, 170 p.] *Lettres québécoises*, (72), 27–28.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



L'instinct ou l'intelligence

À travers le thème de la jumeauté, Louis Jacob soupèse les mérites de l'un et de l'autre face à l'anonymat urbain.

SCIENCE-FICTION
& FANTASTIQUE
Claude Janelle

POUR QUI A LU *Les temps qui courent*¹ de Louis Jacob paru en 1990, son dernier roman, *La vie qui penche*, ne constitue pas une surprise. Je veux dire que l'auteur y pratique la même insoutenable légèreté devant la solitude à laquelle est réduit l'homme dans sa foncière incapacité de communiquer, de vivre véritablement en société dans un état de symbiose. Ce ton est transmis par le personnage principal du récit qui tient une sorte de journal des événements survenant dans sa vie et dans celle de son frère.

On pourrait multiplier les comparaisons et relever le fait que les deux romans commencent de la même façon, soit par une description impressionniste de la vie prénatale et de la naissance du narrateur. Dans chaque cas, l'acte d'écrire ne parvient pas à repousser les assauts du désespoir alimenté par un monde insensible qui semble s'être détraqué, mais ce serait refuser à un écrivain le droit d'approfondir son monde imaginaire, de creuser le même sillon en abordant différemment les mêmes thématiques, de nuancer son propos.

Une ville à peine esquissée

C'est à cela que s'emploie Louis Jacob dans *La vie qui penche*. Le cadre a déjà quelque chose de plus familier, de plus quotidien. Au lieu d'une ville continuellement pilonnée par les bombes, recouverte d'une poussière blanche et d'un voile qui masque le soleil, l'environnement urbain ici pourrait être celui de Montréal.

C'était une ville ordinaire, à la fois morne et agitée, ni propre ni sale. [...] Tout le monde y était né sans savoir pourquoi. Tel était le seul fondement que nous voyions à l'existence de cette agglomération. (p. 69)

Seule particularité : un immeuble qui penche, dans lequel le narrateur vit avec sa famille. Plus tard, l'épidémie de neurones essouffés qui paralyse la ville fera basculer le récit dans le fantastique en lui conférant une irréalité seule capable désormais de traduire l'état d'esprit de Javel, le narrateur.

Au fond, l'environnement urbain des personnages (Jumeau, Javel, Père, Mère et Madame Zoo, une voisine d'immeuble) a peu

d'importance puisque ceux-ci demeurent confinés dans leurs appartements et ne sortent à l'extérieur que pour le strict nécessaire. À ce titre, si la ville joue un rôle déterminant dans l'existence des personnages parce qu'elle les force à se réfugier continuellement en eux-mêmes, elle a peu de présence. L'attention du narrateur est plutôt dirigée vers lui-même et sa famille. Jumeau et Javel sont des frères jumeaux, physiquement semblables même si le premier est plus grand et plus costaud que le second, et dissemblables sur le plan de l'intelligence. Javel est plus vieux que son âge, il comprend très vite et est considéré comme un surdoué. Jumeau est lent d'esprit, pour ne pas dire légèrement atardé, mais il a pour lui un instinct qui lui permet de survivre.

L'ombre de Godbout

Je ne sais pas pourquoi j'ai souvent pensé à Agota Kristof — sans doute à cause du thème de la jumeauté et de la misère familiale —, mais c'est plutôt au roman de Jacques Godbout, *Les têtes à Papineau*², qu'il faudrait songer. Comme le héros bicéphale de Godbout, Charles François Papineau, Javel et Jumeau, dans les faits comme à l'origine, ne forment qu'un seul individu qui illustre les contradictions déchirant l'être humain. L'auteur orchestre une intéressante réflexion sur l'intelligence et l'instinct en se demandant si l'une est supérieure à l'autre, si celui-ci n'est pas préférable à celle-là pour connaître une existence heureuse et vivre sereinement.

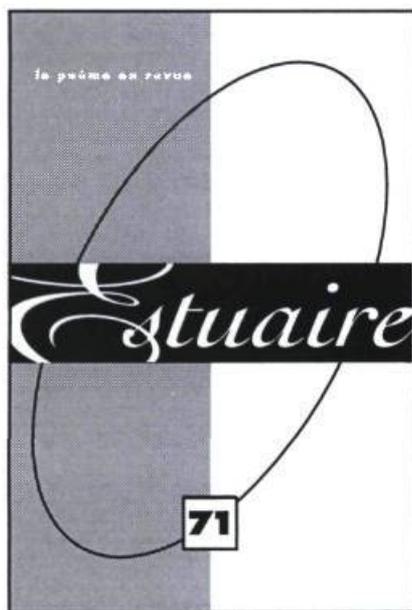
Jusqu'à la mort de ses parents, Javel utilise son intelligence pour protéger son frère, pour comprendre le monde, pour trouver un sens à sa vie. L'intelligence lui sert de clé pour accéder à la connaissance et lui permet d'espérer qu'il pourra contrôler son destin, contrairement à ses parents nés pauvres et formés par des valeurs comme l'humilité, la résignation et la soumission. L'éducation familiale sera plus forte que l'intelligence; Javel sombrera peu à peu dans la tristesse, la solitude et le repli sur soi au point de ne plus savoir discerner la réalité du rêve.

Pendant ce temps, Jumeau mettra à profit son instinct et son expérience de la vie pour surmonter ses angoisses existentielles et réussir à être heureux en compagnie de Madame Zoo. L'auteur oppose donc l'instinct à l'intelligence et conclut que, pour être heureux, il vaut mieux posséder le premier plutôt que la seconde, celle-ci n'étant bonne



Louis
Jacob

le poème en revue



La revue de poésie

BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN	20\$	<input type="checkbox"/>
ABONNEMENT RÉGULIER	24\$	<input type="checkbox"/>
ABONNEMENT POUR INSTITUTIONS	34\$	<input type="checkbox"/>
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER	36\$	<input type="checkbox"/>
ABONNEMENT RÉGULIER POUR 2 ANS	36\$	<input type="checkbox"/>
(Prix spécial pour huit (8) numéros au Canada seulement)		
ABONNEMENT RÉGULIER POUR 3 ANS	50\$	<input type="checkbox"/>
(Prix spécial pour douze (12) numéros au Canada seulement)		
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d' <i>Estuaire</i>		
	7\$	<input type="checkbox"/>

Nom _____

Adresse _____

Code _____

C.P. 337, Succ. Outremont,
Montréal, Qc H2V 4N1

qu'à attiser les tourments. La démonstration la plus éloquente en est faite par le rapport à la sexualité. Javel, qui est précoce et qui s'y connaît en la matière parce qu'il a beaucoup fréquenté les encyclopédies, rêve à 12 ans que Madame Zoo se donne à lui dans son atelier de couture. Ça n'ira jamais plus loin même s'il en est amoureux. Devenu adulte, Jumeau, qui n'a aucune expérience de la chair, comblera sa voisine esseulée. Cette situation exprime de façon explicite la supériorité du comportement inné sur l'intellect quand il s'agit d'affronter l'existence.

La dualité québécoise

Peut-on poursuivre l'analogie avec le roman de Godbout qui représentait les contradictions du Québécois à travers Charles François (C. F. pour Canadien français, l'un parlant anglais, l'autre français) et affirmer que Javel et Jumeau incarnent la dualité québécoise ? Il y a sans doute là un message, conscient ou non, qui prêche en faveur de l'instinct et qui laisse entendre que l'excès de réflexion peut devenir paralysant comme cela se produit dans le cas de Javel qui réfléchit à ce que sera sa vie. Il finit par passer à côté. L'auteur a une image terrible pour exprimer ce repli sur soi : la chambre de Javel, où il passe ses journées, devient une maison à l'intérieur de l'appartement.

Mais au-delà de l'interprétation politique qu'on peut tirer du récit, c'est sa valeur universelle qui prime, à mon avis. *La vie qui penche* interroge la solitude de la vie urbaine, dénonce, à travers le travail abrutissant de Père à l'usine de biscuits, l'absurdité de l'existence broyée par la société capitaliste et met en cause le conformisme ambiant et la routine qui amènent l'homme à s'absenter de lui-même. À cet égard, l'épidémie de neurones essoufflés constitue une métaphore percutante et très réussie.

Le récit de Louis Jacob serait déprimant s'il n'était pas traversé par une écriture inventive et rafraîchissante qui cherche constamment à alléger la gravité du propos.

Comme le cerveau n'est pas un muscle qui bloque les coups de pied au cul, j'appréciais la compagnie de mon frère, qui pouvait supporter sans broncher les sarcasmes des élèves à notre égard, mais pas les coups qu'ils me portaient. (p. 68)

Les expressions sont parfois tirées par les cheveux et les ratiocinations de Javel quelque peu confuses mais, dans l'ensemble, la réflexion est bien articulée. Si l'humour est la politesse du désespoir comme quelqu'un l'a déjà dit, ce roman en est une belle illustration.

1. Jacob, Louis, *Les temps qui courent*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Fictions», 1990, 146 p.

2. Godbout, Jacques, *Les têtes à Papineau*, Paris, Seuil, 1981, 156 p.

